

H73

~~R1221~~ HIPPOLYTE RAYMOND & MAURICE ORDONNEAU
ma

MAITRE CORBEAU

COMÉDIE EN DEUX ACTES



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1887

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés.

MAITRE CORBEAU

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon,
le 18 novembre 1886.

~~1173~~
~~R1221~~
ma

27
7/17

A 661927
PERSONNAGES

ROBERT MARTINEL.....	MM.	AMAURY.
GIRAUDIER.....		COLOMBEY.
DÉSORMEAUX.....		RANDAL.
PRIMARD		FRÉVILLE.
PIERRE		LALANNE.
LUCILE.....	Miles	LETURC.
SUZANNE		L'HÉRITIER.
MADAME GANTOIS.....		NORY.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. FOUCAULT,
régisseur-général au théâtre de l'Odéon.



MAITRE CORBEAU

ACTE PREMIER

Un salon. — Porte au fond. — Table-bureau, à gauche, avec journaux, écritoire, buvard, etc. — Chaises autour de la table. — Canapé à droite. — Au fond, à gauche, une bibliothèque. — A droite, cheminée avec glace. — A gauche, premier plan, une porte, troisième plan, une fenêtre. — Porte à droite, troisième plan.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCILE, SUZANNE.

Lucile, assise devant un chevalet, à gauche, près de la fenêtre, peint un petit tableau.

SUZANNE, entrant de droite.

Tiens! tu es là, Lucile?... Je te croyais au jardin.

LUCILE.

J'y étais en effet, petite sœur, mais il est tombé quelques gouttes de pluie, et je suis rentrée.

SUZANNE.

Et tu peins des fleurs sans modèle?

LUCILE.

C'est presque fini.

SUZANNE.

Voyons ce chef-d'œuvre.

Elle examine le tableau.

LUCILE.

Eh bien?

SUZANNE.

Heu! heu!

LUCILE.

Quoi?... Tu es encore mécontente de ce tableau?

SUZANNE.

Tu permets que je te dise mon opinion sincère?

LUCILE.

Va, va.

SUZANNE.

Eh bien! ce bouquet ne me paraît pas composé avec un goût parfait. Il y a trop de rouge ici et pas assez de blanc là.

LUCILE.

Bien. Maintenant, tu permets que je te dise ma sincère opinion sur ton opinion sincère?

SUZANNE.

Dame...

LUCILE.

Eh bien! tu n'y connais rien.

SUZANNE.

Ah! voilà!... l'artiste se fâche parce qu'on lui dit la vérité. Ce qui me console, c'est que de ces goûts artistiques il ne restera plus rien quand tu seras mariée.

LUCILE, soupirant.

Mariée!...

SUZANNE.

Tu soughires... Est-ce de joie ou de tristesse?.

LUCILE.

Je l'ignore.

SUZANNE.

Tu es pourtant très heureuse d'épouser M. Désormeaux.

LUCILE.

Je ne sais pas.

SUZANNE.

Tu es bien difficile, petite sœur... M. Désormeaux, une des premières fortunes du pays!...

LUCILE.

Oh! la fortune est bien peu de chose.

SUZANNE.

A moins qu'on n'en ait beaucoup!... Il a une meute superbe, des chasses magnifiques, quatre chevaux pur sang...

LUCILE.

Oh! dans le mariage, les chevaux...

SUZANNE.

Très important, ma chère! Tu pourras éclabousser madame Dutellier et madame Grivaud, ces deux margraves de l'arrondissement, qui sont si insolentes avec tout le monde.

LUCILE.

Oh! je n'y tiens pas.

SUZANNE.

Ce sera pourtant bien gentil!

LUCILE.

Mais pourquoi n'épouses-tu pas M. Désormeaux, toi ?

SUZANNE.

Mais... parce qu'il ne m'a pas demandée. C'est toi qu'il aime. D'ailleurs, tu as vingt ans, tu es l'ainée, tu dois te marier avant moi. Ainsi le veulent la logique... et papa.

LUCILE.

Je pensais si peu à me marier quand M. Désormeaux s'est présenté!

SUZANNE.

Moi, j'y pensais pour toi. Je me suis dit : Papa ne saura jamais marier ses filles; Lucile est une rêveuse qui n'entend rien aux affaires; il n'y a donc que moi qui sois capable de mener à bonne fin cette délicate opération. Un mois après, M. Désormeaux sollicitait ta main. Oh! c'est que je suis une femme de tête, moi!... Quand je veux une chose...

LUCILE.

Ne vas-tu pas dire encore que tu es la forte tête de la famille?... A dix-huit ans !

SUZANNE.

L'âge ne fait rien à l'affaire.

LUCILE.

Orgueilleuse, va!... Si papa t'entendait...

SUZANNE.

Il dirait comme moi. Tu vois comme il m'écoute.

LUCILE.

Il m'écoute autant que toi, je pense.

SUZANNE.

Toi?... tu ne parles jamais.

LUCILE.

Et toi, tu parles toujours.

SUZANNE.

C'est que j'ai toujours quelque chose à dire, moi.

LUCILE.

Hélas!

SUZANNE, sèchement.

Ah! mademoiselle Lucile!...

LUCILE.

Mademoiselle Suzanne!...

Giraudier parait.

SUZANNE.

Chut! papa!

SCÈNE II

LES MÊMES, GIRAUDIER.

GIRAUDIER, paraissant au fond.

C'est inouï, ma parole d'honneur. (A la cantonade.)
Vous ne savez ce que vous dites, monsieur; vous êtes
un impertinent.

SUZANNE.

Que se passe-t-il donc?

GIRAUDIER.

Une discussion avec un de mes employés, M. Pri-
mard. (A la cantonade.) Je suis votre directeur, mon-
sieur, et j'entends être le maître dans la papeterie.
(A Suzanne et à Lucile.) Quel entêté!... Vous savez que
j'ai entièrement réorganisé, il y a huit jours, le service
des expéditions?

SUZANNE.

Eh bien?

GIRAUDIER.

Eh bien! M. Primard, le chef de ce service, ose me dire qu'il regrette l'ancien système, qu'il trouve admirable.

SUZANNE.

Je ne vois là rien de grave.

LUCILE.

Ni moi non plus.

GIRAUDIER.

L'apologie de l'ancien système, établi par mon prédécesseur, est une critique indirecte du mien.

SUZANNE.

L'ancien système était-il bon, papa?

GIRAUDIER.

Il n'était pas mauvais, mais il était vieux : voilà son défaut.

SUZANNE.

Et le nouveau système... dont tu es l'inventeur?

GIRAUDIER.

Encore défectueux comme tout ce qui est jeune mais en vieillissant il deviendra bon.

LUCILE.

Comme l'ancien?

GIRAUDIER.

Comme l'ancien.

SUZANNE.

Alors, autant valait conserver l'ancien.

LUCILE.

C'est évident.

GIRAUDIER, se fâchant.

Ah! voilà : la routine!... vous n'entendez rien à ces

ACTE PREMIER

choses-là, vous autres ; vous en parlez comme Suzanne parle de la peinture, où elle ne connaît rien du tout.

LUCILE.

Le fait est qu'elle n'y connaît pas grand'chose.

GIRAUDIER.

Ni toi non plus, je crois, bien que tu étendes de la couleur sur de la toile.

LUCILE.

Papa, tu es sévère.

GIRAUDIER.

Non... je dis ce que je pense, je dis toujours ce que je pense.

SUZANNE.

Moi aussi.

LUCILE.

Moi aussi, d'ailleurs.

GIRAUDIER.

Nous avons tous ici l'habitude de parler sans détours... Rien de mieux : c'est de la sincérité... Il faut être sincère ! mais il ne faut pas être injuste, et quand vous critiquez mes innovations, vous l'êtes envers moi.

SUZANNE.

Non ; nous disons notre façon de penser. Ainsi, l'autre jour...

GIRAUDIER.

Assez ! j'ai horreur de l'injustice... Madame Gantois n'est pas encore descendue ?

LUCILE.

Pas encore. Les parisiennes se lèvent tard, même à la campagne.

GIRAUDIER.

En lui offrant l'hospitalité pour la belle saison, je l'ai priée de ne rien changer à ses habitudes.

SUZANNE.

Si elle pouvait aussi ne rien changer aux nôtres!

GIRAUDIER.

Bah! c'est la veuve de notre député; elle a beaucoup de relations dans les sphères... augustes, et si elle pense comme moi que le ruban rouge.....

SUZANNE, riant.

Tu espères qu'elle te fera décorer!

GIRAUDIER.

Parfaitement.

LUCILE.

Mais tu n'as rendu aucun service au pays, papa.

GIRAUDIER.

Ça ne fait rien... Quand on n'a pas de litres, on est décoré pour services exceptionnels.

SCÈNE III

LES MÊMES, ADAME GANTOIS.

MADAME GANTOIS, entrant de droite.

Bonjour.

GIRAUDIER, s'élançant.

Madame Gantois!... Avez-vous bien dormi? Avez-vous pris votre chocolat?

MADAME GANTOIS, parlant avec volubilité.

Je n'en prendrai pas aujourd'hui. (A Lucile.) Bonjour, mignonne. (Regardant son tableau.) Ah! très jolie votre petite chose. (A Suzanne.) Bonjour, ma belle... Et M. Désormeaux?... Il n'est pas encore arrivé?

GIRAUDIER.

Il doit être allé voir un cousin à héritage qui est malade.

Il s'assied près de la table.

MADAME GANTOIS, s'asseyant à la table.

Il devrait être là, près de sa fiancée. Qui m'a donné un prétendu si peu exact ! Il faut le mettre à l'amende. Je l'aime beaucoup, ce garçon-là ; il est gai. J'adore les gens gais autour de moi ; car je suis d'un naturel triste : j'ai besoin de me distraire, de m'étourdir !...

Elle prend un journal.

SUZANNE, à part.

Et elle étourdit les autres !

GIRAUDIER, à lui-même.

Elle est charmante.

MADAME GANTOIS, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! ha !

GIRAUDIER.

Qu'avez-vous ?

SUZANNE.

Qu'est-ce qui vous réjouit à ce point ?

MADAME GANTOIS, riant toujours.

Je pense à M. Désormeaux ! Figurez-vous... que j'ai cru un instant... qu'il était amoureux de moi.

LUCILE.

Ah !

SUZANNE.

Et vous vous trompiez.

MADAME GANTOIS.

Complètement.

SUZANNE.

Cela ne m'étonne pas ; c'est votre marotte.

MADAME GANTOIS.

Plait-il?

SUZANNE.

Pour peu qu'un homme soit aimable avec vous, vous croyez tout de suite qu'il vous aime.

MADAME GANTOIS.

Vous pensez donc, mademoiselle, qu'on ne peut pas m'aimer ?

SUZANNE.

Non; mais c'est dangereux de se croire aimée de tout le monde.

GIRAUDIER, bas.

Je dis, moi, qu'on peut vous adorer.

MADAME GANTOIS, bas.

Vous!... Je n'y pensais plus, ma foi.

Désormeaux paraît au fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DÉSORMEAUX, puis PIERRE.

SUZANNE.

Ah! voici M. Désormeaux.

DÉSORMEAUX, au fond.

Un mot avant d'entrer. Aimez-vous les perdrix?

GIRAUDIER.

Tout le monde aime les perdrix; ça aide à manger les choux.

DÉSORMEAUX.

Bien. (A la cantonade.) Portez-les à la cuisine. (Entrant.) M. Giraudier... mesdames...

MADAME GANTOIS.

Vous venez bien tard, aujourd'hui.

DÉSORMEAUX.

Je me suis pourtant levé de bonne heure ; mais je me suis dit : Tu as le temps d'aller massacrer quelques perdrix en faveur de mademoiselle Lucile ! Et toute la matinée... pan ! pan ! pan ! j'en ai tué quatre.

LUCILE.

Je vous remercie de l'intention, monsieur, mais je n'aime pas les choux.

DÉSORMEAUX.

C'est extraordinaire ; tout le monde aime les choux... (Se reprenant.) les perdrix.

LUCILE.

C'est une imperfection ; ce n'est pas la seule que je possède.

DÉSORMEAUX.

Fâcheux ! fâcheux !

GIRAUDIER.

Eh bien ! comment va votre cousin à héritage ?

DÉSORMEAUX.

Il n'y a plus d'espoir.

GIRAUDIER.

Il est perdu ?

DÉSORMEAUX.

Non, il est sauvé. (Regardant le tableau de Lucile.) Ah ! voilà votre nouveau tableau ?

LUCILE.

Qu'en dites-vous ?

DÉSORMEAUX.

Ce n'est pas assez empâté... vous manquez d'empatement.

LUCILE, le regardant.

Vous m'en prêtez... (Bas, à Suzanne.) Il est bête, ton protégé.

SUZANNE.

Il dit ce qu'il pense.

LUCILE.

Justement.

Suzanne, Lucile et madame Gantois se groupent près du tableau, à gauche.

DÉSORMEAU , à Giraudier.

Ah ça ! mon cher monsieur Giraudier, qu'avez-vous donc fait à ce brave Primard ? En traversant la cour de l'usine, je l'ai rencontré tout furieux.

GIRAUDIER.

Je viens d'avoir une petite discussion avec lui.

DÉSORMEAUX.

Il m'a conté la chose. Il me semble qu'il a raison. Vous avez fait une faute.

GIRAUDIER.

Vous ne savez pas de quoi vous parlez, mon ami.

DÉSORMEAUX.

Je vous dis très sincèrement mon opinion, c'est mon habitude. Ainsi, l'autre jour...

GIRAUDIER.

Assez, monsieur ! j'ai horreur de l'injustice.

MADAME GANTOIS, à Désormeaux.

Mon cher monsieur Désormeaux, vous jugez un peu à la légère.

DÉSORMEAUX, à Giraudier.

Croyez bien, monsieur Giraudier, que si je vous tiens ce langage, c'est votre intérêt seul qui me guide.

GIRAUDIER, sèchement.

Je n'en doute pas, monsieur. Parlons d'autre chose.

On entend le bruit d'une discussion au dehors.

LA VOIX DE PIERRE.

Non, monsieur, vous ne pouvez pas rester là.

LA VOIX DE ROBERT.

Je m'en irai dès qu'il ne pleuvra plus.

GIRAUDIER.

Qu'est-ce donc ?

PIERRE, paraissant au fond.

Monsieur, c'est un passant, un inconnu, qui s'est réfugié sous la vérandah pour éviter la pluie. Je lui ai dit de partir ; il refuse.

SUZANNE.

On ne peut pas mettre quelqu'un dehors par ce temps-là.

GIRAUDIER.

Quel air a-t-il ? Est-il bien mis ?

PIERRE.

Convenablement.

GIRAUDIER.

Faites-le entrer. Nous verrons ce que c'est. (A madame Gantois.) Cela ne vous contrarie pas ?

MADAME GANTOIS.

Au contraire. Un inconnu ! c'est la surprise, l'intérêt, le nouveau... X, enfin !

GIRAUDIER, à Pierre.

Faites entrer X.

PIERRE, à la cantonade.

Entrez, monsieur, entrez.

Il disparaît.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, entrant, un parapluie à la main.

Mesdames, je n'ose vraiment entrer dans cet état ; je suis littéralement submergé. (Il essuie son chapeau avec son mouchoir.) Messieurs...

GIRAUDIER.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

MADAME GANTOIS, bas, aux dames.

Mais il n'est pas mal, X.

ROBERT.

Je rentrais à pied à Épinal, lorsque j'ai été surpris par la pluie au sortir de la forêt. Heureusement, je me trouvais devant votre usine, monsieur ; je me suis dit : Si le maître de cette habitation est aussi bon que sa demeure est belle, il ne me refusera pas l'hospitalité, (En riant.) car il est alors le phénix des hôtes de ces bois !

GIRAUDIER, souriant.

Asseyez-vous donc, cher monsieur. (A part.) Il est très bien, ce jeune homme.

ROBERT.

Je vous remercie, monsieur ; mais je ne voudrais pas être indiscret, et je puis fort bien attendre sous la vérandah que le ciel se montre plus clément à mon chapeau.

GIRAUDIER.

Non, non... Et même, si vous voulez vous sécher, vous trouverez un bon feu dans la salle à manger.

ROBERT.

Monsieur, je suis vraiment confus...

GIRAUDIER.

Ma fille va vous conduire. (A Suzanne.) Suzanne ?.

SUZANNE.

Très volontiers. Par ici, monsieur.

GIRAUDIER, à Suzanne.

Tu diras ensuite à M. Primard que je veux lui parler.

ROBERT, saluant.

Mesdames... messieurs...

Il sort par la droite avec Suzanne.

GIRAUDIER, à Lucile.

Maintenant, mon enfant, reporte tes couleurs dans ton atelier ; il ne faut pas t'exposer à ce que les étrangers te prennent pour une artiste !

MADAME GANTOIS, à part.

Bon-M. Giraudier ! toujours bête !

Lucile ferme sa boîte à couleurs.

DÉSORMEAUX.

Mademoiselle, permettez-moi, bien que je ne sois pas artiste...

Il prend la boîte à couleurs.

LUCILE.

On fait ce qu'on peut.

Elle sort suivie de Désormeaux par la gauche, premier plan.

SCÈNE VI

GIRAUDIER, MADAME GANTOIS.

GIRAUDIER, avec élan.

Nous sommes seuls !

MADAME GANTOIS, étonnée.

Eh bien?... Vous n'avez pas peur avec moi, je pense.

GIRAUDIER, se récriant.

Peur avec vous ? mais votre vue m'exalte, me transporte ; quand je vous vois, je me sens capable des plus grandes choses, et en ce moment surtout, je suis prêt à faire tous les actes d'héroïsme qu'il vous plaira de m'ordonner ! (Avec feu.) Parlez ! commandez ! que faut-il que je fasse ?

MADAME GANTOIS.

Prêtez-moi un parapluie !

GIRAUDIER, déconcerté.

Un parapluie ? Pourquoi faire ?

MADAME GANTOIS.

Pour m'en aller.

GIRAUDIER.

Vous en aller ?

MADAME GANTOIS.

Oui. Je vois que vous voulez me faire une déclaration, et je vous avais prié de ne plus me parler de vos folies.

GIRAUDIER.

Il vous serait donc bien désagréable de vous appeler madame Giraudier ?

MADAME GANTOIS.

Vous voulez vous remarier, vous, avec vos cheveux gris ?

GIRAUDIER.

Ma tête a les cheveux gris, c'est possible ; mais mon cœur a les cheveux noirs !

MADAME GANTOIS.

Mon cher, veuve d'un député, je me suis juré de n'épouser jamais qu'un député ou un sénateur.

GIRAUDIER.

Singulier serment !

MADAME GANTOIS.

J'y serai fidèle, car je ne veux pas déchoir. Je préférerais un sénateur, surtout un sénateur à perpétuité... Ah ! celui-là, je crois que je l'aimerais d'un amour inamovible !

GIRAUDIER.

Mais il n'est pas possible...

MADAME GANTOIS, l'interrompant.

Député ou sénateur ! or, vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Au revoir ; je vais rejoindre Lucile à l'atelier de peinture. (A part.) Maintenant, je crois qu'il me laissera tranquille.

Elle sort par la gauche, premier plan.

SCÈNE VII

GIRAUDIER, puis ROBERT.

GIRAUDIER, seul.

Député ou sénateur !... Eh bien ! pourquoi ne serais-je pas député ? Il y a un siège vacant dans l'arrondissement. (Souriant.) Eh ! eh !

ROBERT, rentrant par la droite.

Me voilà séché ; malheureusement, la pluie tombe toujours.

GIRAUDIER.

Ce n'est qu'un orage qui sera bientôt passé. Asseyez-vous un instant, monsieur.

ROBERT.

Trop aimable, monsieur. (Apercevant le chevalet que Lucile a porté au fond.) Ah ! il y a un peintre ici.

GIRAUDIER.

Un amateur, un simple amateur. C'est ma fille aînée.

ROBERT.

Mon compliment.

GIRAUDIER.

Voici des journaux. Je vous prie de m'excuser ; une affaire très importante m'oblige à sortir. (A part.) Député !... pourquoi ne serais-je pas député ?

Il sort par la droite.

SCÈNE VIII

ROBERT, puis LUCILE.

ROBERT, seul.

Il est très aimable, ce manufacturier, très aimable. (Regardant le tableau.) Voyons le tableau de sa fille... Pas trop mal, ma foi. (Lucile rentre par la gauche, Robert se retournant.) Ah !... Pardon, mademoiselle ; j'examinais ce tableau.

LUCILE.

Vous êtes connaisseur, monsieur ?

ROBERT.

J'ai quelque peu étudié dans l'atelier d'un de nos meilleurs peintres.

LUCILE.

Vous devez donc vous'y connaître.

ROBERT.

C'est vous, mademoiselle, qui êtes l'auteur de ce tableau ?

LUCILE, *troublée.*

Non... non... c'est une de mes amies.

ROBERT, *étonné.*

Ah !

LUCILE.

Comment le trouvez-vous ?

ROBERT, *prenant le tableau.*

Votre amie me permettra-t-elle de vous dire toute la vérité ?

LUCILE.

Certainement, je vous le... (*Se reprenant.*) elle vous le permet.

ROBERT.

D'ailleurs, on doit la vérité aux absents.

LUCILE.

Pourquoi aux absents ?

ROBERT.

Parce qu'ils ne l'entendent pas. — Son bouquet est fort bien composé ; c'est une femme de goût qui a fait ce bouquet-là.

LUCILE, *joyeuse.*

Vraiment ?

ROBERT.

Maintenant, passons aux défauts.. Voulez vous que nous passions aux défauts ?

LUCILE, *soupirant.*

Passons aux défauts.

ROBERT, *souriant.*

Nous y passons bien vite, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Hélas !

ROBERT, regardant le tableau.

Vos couleurs sont trop tendres ; ce rouge manque d'ardeur, et ce violet est anémique. En un mot, votre composition est excellente, mais il y a trop de flou dans votre exécution.

LUCILE.

Mais je...

ROBERT, lui rendant le tableau.

Voilà ce que je dirais à votre amie, mademoiselle, si j'avais l'honneur de la connaître.

LUCILE.

Vérité pour vérité. Je vous ai trompé, monsieur, l'auteur, c'est moi.

ROBERT.

Alors, mademoiselle, permettez-moi de vous féliciter. Vous avez du talent ; mais il faut travailler, travailler beaucoup.

LUCILE, remerçant.

Je vous remercie, monsieur.

ROBERT, à part.

Elle est charmante.

LUCILE, à part.

Si M. Désormeaux lui ressemblait !

SCÈNE IX

LES MÊMES, GIRAUDIER.

GIRAUDIER, rentrant de droite.

Eh bien ! Lucile ?

LUCILE.

Voilà, papa. Je prenais une leçon de peinture.

GIRAUDIER.

Monsieur est peintre ?

LUCILE.

Il a beaucoup de talent.

ROBERT, protestant.

Ah ! mademoiselle...

GIRAUDIER.

Ah ! monsieur a du talent... (A part.) Il n'en a pas l'air.

LUCILE, à Robert.

Monsieur, je vous remercie de vos avis. J'en profiterai.

ROBERT, la saluant.

Mademoiselle...

Lucile sort par la gauche.

SCÈNE X

ROBERT, GIRAUDIER.

GIRAUDIER, à part.

Un artiste ! J'ai eu tort de le laisser seul ici. (A Robert.) Vous êtes du pays, monsieur ?

ROBERT.

Non, monsieur, je suis parisien. Je me trouve accidentellement à Epinal, chez un parent.

GIRAUDIER, avec une nuance de dédain.

Et vous exercez la profession de peintre ?

ROBERT.

Je suis avocat.

GIRAUDIER, vivement.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ; il pleut toujours. (Ils s'asseyent.) Avocat ! belle profession... pour ceux qui ont des clients.

ROBERT.

Plus belle encore pour ceux qui [n'en ont pas : on les nomme préfets ou députés, comme mon cousin.

GIRAUDIER.

Vous avez un cousin député ?

ROBERT.

Tout le monde a un cousin député.

GIRAUDIER.

Et vous, plaidez-vous souvent ?

ROBERT.

Je n'ai plaidé qu'une fois, d'office, et j'ai perdu ma cause, pour avoir parlé aux juges avec trop de vivacité. Dégoûté du barreau, j'entrai quelque temps après dans un ministère ; je fus remercié le septième jour, le jour du repos.

GIRAUDIER.

Et pourquoi ?

ROBERT.

Un soir, mon chef de bureau, qui était vaudevilliste, comme tous les chefs de bureau, me lut un vaudeville qu'il venait de commettre ; puis il me demanda ce que j'en pensais très sincèrement. Je lui dis : c'est très gentil pour un fonctionnaire, très gentil. Trois jours après, j'étais renvoyé pour cause d'insuffisance.

GIRAUDIER.

D'insuffisance de compliments.

ROBERT.

Vous croyez ?

GIRAUDIER.

N'en doutez pas. Il y a des hommes qui ne peuvent pas souffrir la moindre critique... Pauvres esprits !... Mais comment vous trouvez-vous dans le pays ?

ROBERT.

J'ai appris par mon parent qu'il y avait à prendre une place de chef du contentieux dans une fabrique des environs d'Epinal. Je viens de m'y proposer... la place a été prise deux heures avant mon arrivée, et je regagnais Epinal au moment où la pluie m'a forcé de m'arrêter chez vous. Voilà mon histoire.

GIRAUDIER.

Ne vous découragez pas.

ROBERT.

Un avocat arrive toujours.

GIRAUDIER.

Je suis même étonné que vous n'avez pas déjà une situation. Il doit y avoir un vice dans votre caractère.

ROBERT

Je crois pouvoir dire, sans trop me vanter, que je suis laborieux, franc...

GIRAUDIER.

Franc ! à la bonne heure ; la franchise est pour moi la première des qualités.

SCÈNE XI

LES MÊMES, PRIMARD.

PRIMARD, entrant par le fond.

Vous m'avez fait demander, monsieur ?

GIRAUDIER.

Oui, monsieur Primard. Vous vous êtes conformé pour les expéditions de ce soir aux instructions que je vous ai données ?

PRIMARD.

Je vais m'y conformer, mais j'y vois de graves inconvénients.

GIRAUDIER, se levant.

Vous voyez des inconvénients à tout, vous !

PRIMARD.

Vous savez que j'ai l'habitude de dire franchement...

GIRAUDIER.

Eh ! personne n'aime la franchise plus que moi !... j'adore la franchise !

PRIMARD.

Je vous assure que le seul bien de l'administration...

GIRAUDIER.

Le seul bien ! le seul bien !...

PRIMARD.

Oui, monsieur.

GIRAUDIER, désignant Robert.

Enfin, monsieur, qui est avocat, sera de mon avis, j'en suis sûr. (A Robert.) Vous avez un mur qui date de Henri III...

ROBERT.

Bien.

GIRAUDIER.

Attendez-vous qu'il soit en ruines pour le reconstruire ?

ROBERT.

Mon Dieu... comme vous voudrez.

GIRAUDIER, à Primard.

Vous voyez bien.

PRIMARD.

Non... je ne vois pas ! Et quel que soit l'avis de monsieur, et même celui de Henri III, ma sincérité me fait un devoir de vous dire : votre innovation est mauvaise, prenez garde ! prenez garde !

GIRAUDIER, s'animant.

Laissez-moi donc tranquille avec votre prétendue sincérité... (Désignant Robert.) Vous voyez bien que monsieur, qui est avocat, vous donne tort.

PRIMARD, froissé.

Comment ! il me donne tort !

ROBERT, avec embarras.

Mon Dieu ! au fond... il est certain que vous pouvez avoir raison... comme aussi vous pouvez avoir tort... selon que la question qui vous divise... sera posée dans un sens ou dans l'autre... Voilà du moins mon humble avis.

GIRAUDIER.

C'est aussi le mien. (A Primard.) Et voilà pourquoi, monsieur Primard, je vous défends de me faire passer pour un maladroit.

PRIMARD.

Je ne vous fais pas passer pour un maladroit ; je dis seulement : Faites bien attention !...

GIRAUDIER.

Vous dites cela d'un air narquois. (A Robert.) N'est ce pas ?

ROBERT, avec embarras, se levant.

Mon Dieu, il y a l'air et la chanson... Tantôt c'est l'air qui s'impose, tantôt c'est la chanson ; cela dépend... du goût qu'on a pour la musique !

GIRAUDIER.

C'est tout à fait mon avis. (A Primard.) Et je vous prie de prendre une attitude plus convenable.

PRIMARD, impatienté.

J'ai toujours été convenable, monsieur, et je ne mérite pas cette observation.

GIRAUDIER, avec énergie.

Vous la méritez, monsieur !

PRIMARD, 'de même.

Je ne la mérite pas ! Votre prédécesseur me considérait comme un employé irréprochable, comme un homme sérieux.

GIRAUDIER.

C'est possible ; mais vous êtes l'homme de la routine, et je suis l'homme du progrès, vous allez toujours en arrière, je vais toujours en avant : vous êtes l'ignorance aveugle, je suis la science éclairée.... Enfin, vous m'ennuyez, là !

PRIMARD, indigné.

Mais, monsieur, vous me parlez sur un ton...

GIRAUDIER.

Monsieur Primard, sortez !

PRIMARD. !

Il suffit ! Je vois bien que vous voulez vous défaire de moi. Je n'attendrai pas que vous me demandiez ma démission ; je vous l'offre, monsieur !

[GIRAUDIER.

Je l'accepte, monsieur !

PRIMARD.

C'est bien. Je pars, monsieur !

Il sort par le fond.

'GIRAUDIER.

Bon voyage !

SCÈNE XII

GIRAUDIER, ROBERT.

ROBERT, à part.

Et il croit aimer la franchise !

GIRAUDIER, très animé.

Je n'aurai pas de peine à le remplacer !...

ROBERT.

Vous reviendrez de votre colère contre ce brave homme, monsieur.

GIRAUDIER.

Jamais ! je ne l'aurais pas renvoyé, mais puisqu'il est parti...

ROBERT, à part.

Une place vacante ! Essayons. (Haut.) Il est certain, monsieur, qu'un homme aussi avantageusement connu que vous dans le pays ne doit pas être embarrassé pour trouver des employés désireux de travailler sous la direction d'une personnalité si éminente !

GIRAUDIER, flatté.

Oh ! certes non. (A part.) A la bonne heure ! voilà un homme intelligent. (A Robert.) Je ne comprends pas que vous n'ayez pas réussi : vous avez du tact, de l'intelligence !... Vous cherchez un emploi, m'avez-vous dit ?

ROBERT.

Oui, monsieur.

GIRAUDIER.

Pourquoi ne me faites-vous pas votre demande ?

ROBERT.

Quoi, monsieur ! vous me feriez l'honneur... vous ne me trouveriez pas indigne d'être sous les ordres d'un homme tel que vous ?

GIRAUDIER.

Pas du tout, mon ami. Voyons : trois mille cinq cents francs, la table et le logement, cela vous va-t-il ?

ROBERT.

A merveille, monsieur.

GIRAUDIER.

Eh bien ! c'est dit. Vous occuperez une chambre au troisième; la vue en est charmante... sur la cour de l'usine.

ROBERT, remerciant.

Ah ! monsieur...

GIRAUDIER.

A propos : votre nom ? Il faut pourtant que je sache qui vous êtes.

ROBERT, se nommant.

Robert Martinel, né à Paris, trente ans, célibataire. Je vous donnerai toutes les références...

GIRAUDIER.

Je vais écrire ces renseignements.

Il s'assied devant le guéridon et écrit.

ROBERT, à lui-même.

Ah ! je vois à présent ce qui m'a toujours manqué pour réussir. Il faut flatter ! Eh bien ! je flatterai tous ces petits orgueilleux qui me fermeraient leur porte si je leur disais la vérité, et qui m'ouvriront leurs bras quand je leur crierai : que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

GIRAUDIER, qui a fini d'écrire.

M. Martinel ?

ROBERT.

Maitre ? (A part.) Maitre corbeau !

GIRAUDIER.

Vous voilà de la maison. Je suis persuadé que je n'aurai qu'à me louer de vous y avoir introduit.

ROBERT.

J'en suis persuadé aussi, monsieur, car je m'efforcerais de me rendre digne de l'honneur que vous me faites.

GIRAUDIER, flatté.

Vous êtes un garçon d'esprit.

ROBERT, à part.

Il ouvre un large bec !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, rentrant par la droite.

On va servir le déjeuner, papa.

GIRAUDIER.

Ma chère enfant, je te présente le successeur de M. Primard. (A Robert.) Ma fille cadette.

SUZANNE.

Tu l'as renvoyé ? Un si honnête homme !

GIRAUDIER.

Je ne l'ai pas renvoyé ; il m'a donné sa démission ; c'est monsieur qui le remplace. (Présentant Robert.) M. Robert Martinel, avocat, jeune homme très distingué ; il déjeune avec nous.

SUZANNE, froidement.

C'est bien ; je ferai mettre un couvert de plus... et une rallonge.

ROBERT, à part.

Elle paraît mécontente... Un peu de sucre !... (Haut.)
Je serais très contrarié, cependant, que ma présence pût causer le moindre dérangement à mademoiselle Suzanne.

SUZANNE, étonnée.

Vous savez mon nom, monsieur ?

ROBERT.

Votre nom, mademoiselle, est universellement connu à Epinal... et votre réputation comme femme de tête y est légendaire.

GIRAUDIER, à Suzanne.

Tu vois, tu es légendaire... à dix-huit ans !

ROBERT, à Suzanne.

« C'est l'homme de la famille, » me disait hier mon oncle en parlant de vous.

GIRAUDIER, étonné.

Eh bien ! et moi ?

ROBERT, vivement.

« Son père aussi, » a-t-il ajouté. — « C'est elle qui fait tout marcher dans la maison... »

GIRAUDIER, protestant.

Eh bien ! et moi ?

ROBERT, vivement.

« Son père aussi, bien entendu ! »

GIRAUDIER :

A la bonne heure !

SUZANNE, souriant.

Aimez-vous la crème au chocolat, monsieur ?

ROBERT.

Beaucoup, mademoiselle.]

SUZANNE.

Tant mieux : nous en avons une.

ROBERT, à part.

Voilà... je lui ai donné du sucre, elle me rend du chocolat.

GIRAUDIER.

Dis-moi, ma fille, j'ai offert à M. Martinel la chambre du troisième ; est-elle en état ?

SUZANNE, se récriant.

La chambre du troisième ? c'est bien haut ; nous en avons une très belle au deuxième qui donne sur le potager.

ROBERT, remerciant.

Oh ! mademoiselle...

GIRAUDIER.

C'est vrai ; je n'y pensais pas. (A Robert.) Vous descendrez au deuxième, sur le potager.

SUZANNE.

Vous y serez très bien.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LUCILE, DÉSORMEAUX, MADAME GANTOIS.

MADAME GANTOIS, rentrant par la gauche en causant avec Lucile.

A votre place, j'enverrais ma toile au salon de Paris.

Désormeaux rentre après elle.

LUCILE.

Je n'oserai jamais.

GIRAUDIER.

Ah ! voici ma fille aînée. (S'adressant aux arrivants.) Je vous présente M. Robert Martinel, avocat, jeune homme très distingué, il déjeune avec nous. (Présentant Lucile, Désormeaux et madame Gantois.) Ma fille ; M. Désormeaux, son fiancé... (Mouvement de Robert.) Madame Gantois.

ROBERT.

Madame Gantois ? Ah ! madame, j'étais loin de m'attendre à l'honneur d'être présenté à une femme aussi justement célèbre que vous par son esprit et sa beauté.

GIRAUDIER, à madame Gantois.

M. Martinel logera chez nous ; il occupera la chambre du deuxième, sur le potager.

MADAME GANTOIS, se récriant.

Oh ! vous avez au premier une chambre vacante qui donne sur le jardin anglais !

GIRAUDIER, vivement.

C'est vrai ; je n'y pensais pas ! (A Robert.) Vous descendrez au premier... sur le jardin anglais.

ROBERT, remerciant.

Vous me comblez, vraiment. (A part.) Restons-en là, on me ferait descendre au sous-sol.

DÉSORMEAUX, intervenant.

Pardon, cher M. Giraudier... je crois que la chambre du premier, que vous offrez à monsieur, est celle que j'occupe quand le mauvais temps m'empêche de retourner le soir à Epinal.

GIRAUDIER.

Eh bien ?

ROBERT, vivement.

Oh ! mais je serais désolé de déposséder monsieur.

GIRAUDIER.

Laissez, laissez ! M. Désormeaux a deux autres chambres au choix... elles sont très belles.

DÉSORMEAUX.

Ah ! quel homme ! quel beau-père !

GIRAUDIER, avec hauteur.

Vous m'appellerez beau-père quand vous serez mon gendre !

ROBERT, à part.

Il ne l'est pas encore... J'en ai l'espoir.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, PIERRE.

Robert travaille assis devant la table-bureau. — Il sonne. — Pierre paraît au fond.

ROBERT.

Pierre, ces plumes sont mauvaises, vous m'en donnez d'autres.

PIERRE, une lettre à la main.

Oui, monsieur. Voici une lettre pour vous, monsieur.

ROBERT, le regardant.

Qu'avez-vous donc, Pierre ? vous paraissez préoccupé ce matin.

PIERRE.

M. Giraudier m'a fait de la peine tout à l'heure.

ROBERT.

Comment ?

PIERRE.

Il paraît que M. Giraudier se portecandidat à la dé-

putation, et, comme je suis électeur, il m'a fait l'honneur de me demander ce que je pensais de sa candidature. Je lui ai répondu très sincèrement : « Je pense monsieur, que vous feriez bien de vous abstenir. » Là dessus il s'est fâché et m'a dit que je faisais très mal mon service.

ROBERT.

Pierre, lorsqu'un de vos supérieurs vous demandera votre avis sur une sottise qu'il aura faite, tâchez de le donner sans vous compromettre, et, si vous ne le pouvez pas, répondez simplement : « Admirable, monsieur, admirable ! »

PIERRE, étonné.

Admirable ?

ROBERT.

Vous ne vous doutez pas de la puissance de cet adjectif. Tenez, voici un travail que j'ai fait hier pour le service des expéditions. (Il lui donne une feuille de papier.) Vous en prendrez connaissance. Je ne sais pas si vous pourrez me lire facilement ; j'ai une écriture...

PIERRE, se récriant.

Oh ! admirable, monsieur, admirable !

ROBERT, surpris.

Ah ! non ; avec moi, c'est inutile... Et puis, ce serait un peu trop tôt.

PIERRE, s'excusant.

Pardon, monsieur.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

ROBERT, puis LUCILE.

ROBERT, seul.

Voyons maintenant cette lettre. (Il l'ouvre et la par-

court.) Tiens, mon cousin le député est nommé ministre. Il m'offre une place, une superbe place, même.

LUCILE, entrant par la droite.

Eh bien, monsieur Robert, vous m'oubliez. C'est l'heure de ma leçon de peinture.

ROBERT.

Excusez-moi, mademoiselle ; je suis accablé de besoin. Je vous donne congé aujourd'hui.

LUCILE.

C'est ennuyeux. Que vais-je faire ce matin ?

ROBERT.

N'est-ce pas le jour de votre fiancé ?

LUCILE.

Justement. Si vous m'aviez donné ma leçon, j'aurais eu un prétexte pour abréger la séance de M. Désormeaux. Je vais avoir à subir deux heures d'histoires de chasse, avec imitation de coups de fusil : pan, pan, pan ! et des cris de chien ; car il imite le chien d'une façon déplorablement supérieure.

ROBERT.

Je m'étonne que professant pour l'esprit de M. Désormeaux une admiration si modérée, vous consentiez à devenir sa femme.

LUCILE.

C'est ma sœur qui a consenti pour moi : elle a engagé ma parole... d'office, en faisant croire à ce monsieur que je pensais de lui ce qu'elle en pense elle-même.

ROBERT.

Elle en paraît entichée, mademoiselle Suzanne.

LUCILE, s'asseyant près de la table-bureau.

Songez donc : il a quatre chevaux pur sang, une meute superbe et les plus belles chasses du pays.

ROBERT.

Et vous allez vous marier parce que votre sœur aime les chevaux, les chiens et les perdreaux truffés ?

LUCILE.

Ah ! vous ne connaissez pas ma sœur. Si je rompais, ce serait une guerre de tous les jours, à coups d'épingle.

ROBERT.

Mais M. Giraudier ?

LUCILE.

Papa ? Il fait tout ce que veut Suzanne, pour avoir la paix.

ROBERT.

Vous n'avez donc aucun moyen de résister ?

LUCILE.

Et où voulez-vous que je trouve la force de résistance dont j'aurais besoin ? Je ne suis pas soutenue. Ah ! si un autre prétendant se montrait, qui m'aimât et qui me plût...

ROBERT, vivement.

Ah !

LUCILE.

Mais, j'ai beau consulter l'horizon, je ne vois rien venir.

ROBERT.

Ce nouveau prétendant devrait-il apparaître aussi avec des chevaux ?

LUCILE.

Non, nous combattrions à pied et nous vaincrons sûrement... S'il avait l'adresse de plaire à ma sœur, et même à madame Gantois, qui a, je crois, beaucoup d'influence sur papa.

ROBERT, à part.

Tiens ! tiens ! moi qui n'osais pas !...

LUCILE, à Robert.

A demain, alors ?

ROBERT.

A demain, mademoiselle !

Lucile sort par la gauche.

SCÈNE III

ROBERT, puis PIERRE.

ROBERT, seul.

« Si un autre prétendant se montrait, qui m'aimât et qui me plût... » Elle a deviné que je l'aime, et elle me dit que je lui plais, c'est clair. Et je laisserais cette pauvre enfant épouser l'homme aux quatre chevaux ? Ce serait un crime. Et d'abord, cette place que m'offre mon cousin le ministre, je la refuse.

Il sonne, puis se met à écrire.

PIERRE, entrant.

Monsieur ?

ROBERT.

Cette dépêche au télégraphe.

PIERRE.

Bien, monsieur.

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

ROBERT, puis MADAME GANTOIS, SUZANNE.

ROBERT, seul, assis au bureau.

Il s'agit de plaire à sa sœur et à madame Gantois, pour me les rendre favorables... Je n'ai qu'à continuer.

Madame Gantois et Suzanne entrent vivement par la droite et vont droit à Robert.

MADAME GANTOIS.

C'est inouï!

SUZANNE.

C'est insensé!

ROBERT, surpris.

Eh! mon Dieu, mesdames, qu'avez-vous donc?

MADAME GANTOIS.

Savez-vous ce qu'on dit?

SUZANNE.

Papa pose sa candidature à la députation.

ROBERT.

Oui, je sais cela!

MADAME GANTOIS.

Vous le savez et vous ne bondissez pas?

ROBERT.

Non... Pourquoi bondirais-je?

MADAME GANTOIS.

M. Giraudier... un excellent homme... mais en politique, un ignorant.

ROBERT.

Si je bondissais chaque fois qu'un ignorant veut être député, je serais toujours en l'air.

SUZANNE.

Papa n'est pas orateur... Que dira-t-il à la chambre ?

ROBERT, se levant.

Il ne dira rien. Aujourd'hui, les orateurs qui ne parlent pas arrivent aux plus hautes fonctions.

SUZANNE.

Il n'a pas assez d'influence pour réussir.

MADAME GANTOIS.

Oh ! je sais bien pourquoi il veut être député ! Mais je combattrai sa candidature.

SUZANNE.

Je ne veux pas qu'il se présente : il s'expose à un échec certain.

ROBERT.

Mais non, il a des chances... Et, s'il est nommé, quelle situation pour vous !... Fille d'un député, vous serez à Paris, par votre intelligence et votre charme, la reine du salon Giraudier... le tout Paris politique, artistique et littéraire affluera chez vous...

SUZANNE, flattée, souriant.

Ah !...

ROBERT, à madame Gantois.

Soutenez sa candidature, au contraire. Il est veuf, et lui député, vous n'aurez à redouter ici aucune rivale en influence ; vous serez toujours la femme supérieure de l'arrondissement, la belle et spirituelle madame Gantois que tout le monde aime et admire...

MADAME GANTOIS, à part.

Il est charmant.

ROBERT, à Suzanne.

Vous protégerez des musiciens, vous donnerez des lectures de tragédies inédites... Vous serez enfin pour Paris tout entier, c'est-à-dire pour la France et l'Amérique, une des trois ou quatre femmes célèbres de l'époque!

SUZANNE, en extase.

Quel rêve ! mon Dieu, quel rêve !

ROBERT, à madame Gantois.

Vous tiendrez à Epinal, seule et sans partage, le premier rang auquel d'ailleurs vous avez toujours eu droit par votre grâce et votre esprit.

MADAME GANTOIS, flattée, souriant.

Ah !... non, ce qu'il me faut... (se reprenant.) ce qu'il faut au pays, c'est un député jeune, actif... célibataire, bien entendu.

ROBERT.

Pourquoi célibataire ?

MADAME GANTOIS.

Pour m'épouser.

SUZANNE.

Vous voulez vous remarier, déjà ?

MADAME GANTOIS.

J'ai été si heureuse avec mon premier mari, que j'ai hâte d'en prendre un second.

ROBERT, galamment.

Ah ! il aura tous les bonheurs, celui-là !

MADAME GANTOIS, à part.

Décidément, il m'adore.

ROBERT, à Suzanne.

Quant à vous, mademoiselle, votre rêve se réalisera... (Comme à lui-même.) Que ne puis-je en dire autant du mien...

SUZANNE et MADAME GANTOIS.

Ah ! vous...

ROBERT, même jeu.

Ah ! si j'osais laisser parler mon cœur...

MADAME GANTOIS, à part.

J'en étais sûre !

SUZANNE, à part.

Il m'aime... Je le savais bien !...

ROBERT.

Ce rêve... ce rêve que je n'ose vous dire... Eh bien..

MADAME GANTOIS, bas à Robert.

Chut !... Je le sais.

Elle détourne la tête.

SUZANNE, bas à Robert.

Chut !... J'ai tout deviné.

ROBERT, les regardant alternativement.

Ah !... Et puis-je espérer que vous ne serez pas hostile à mes prétentions ?... (Suzanne et madame Gantois, en se détournant à demi, lui donnent silencieusement la main.)
 Merci !

LA VOIX DE GIRAUDIER, lisant un discours.

« Oui, je suis l'homme des innovations !... »

SUZANNE.

Papa !... (Bas à Robert.) Parlez-lui, et bon courage !

Elle va à gauche.

MADAME GANTOIS, bas à Robert.

Bon espoir !

Elles sortent par la gauche.

SCÈNE V

ROBERT, puis GIRAUDIER.

ROBERT, seul.

Ai-je été assez sucré!... Elles me soutiendront, maintenant... Lucile est à moi!

GIRAUDIER, entrant par le fond et lisant.

« Guerre à la routine!... Le vieux moule est usé... Brisons-le, et que de ses éclats jaillisse la lumière!... »
Bonjour, Robert.

ROBERT.

Monsieur...

GIRAUDIER.

J'étais en train de revoir ma profession de foi... Je l'ai lue à Pierre... Vous comprenez : c'est un électeur.

ROBERT.

Et quel effet?

GIRAUDIER.

Foudroyant... A chaque ligne, il s'écriait : Admirable, monsieur ! admirable !... Il est très gentil, ce garçon : il fait bien son service.

ROBERT.

Alors, mon cher directeur, vous êtes satisfait de mon projet de discours.

GIRAUDIER.

Très satisfait. Je l'ai un peu modifié : j'ai placé le commencement à la fin, et la fin au commencement.

ROBERT.

On comprendra peut-être moins bien.

GIRAUDIER.

Je n'ai pas le don de la clarté !

ROBERT, par complaisance.

Vous avez le don de l'obscurité... celui des poètes !

GIRAUDIER, flatté.

Ah ! j'ai le don des poètes !... Robert, soyez assuré que vous n'avez pas affaire à un ingrat. Comment m'acquitterai-je envers vous ?

ROBERT.

En me permettant de vous donner un avis.

GIRAUDIER.

Lequel ?... (Lisant son discours.) « Electeurs, voulez-vous être libres, liez-vous à moi par des liens indissolubles ? »

ROBERT.

Vous avez accordé la main de mademoiselle Lucile à M. Désormeaux.

GIRAUDIER.

En effet. (Lisant.) « Nous étoufferons dans l'œuf l'hydre de l'anarchie ! »

ROBERT.

Ce mariage est décidé ?

GIRAUDIER.

A peu près. (Lisant.) « Nous briserons la mâchoire au torrent des révolutions ! »

ROBERT.

Alors, le malheur de votre fille est assuré.

GIRAUDIER, étonné.

Expliquez-vous.

ROBERT.

Elle m'a avoué qu'elle n'aime pas M. Désormeaux.

GIRAUDIER.

Alors, pourquoi l'épouse-t-elle ?

ROBERT.

Parce qu'il a des chevaux, des chiens et des perdreaux.

GIRAUDIER.

En effet, ce n'est pas de l'amour, cela.

ROBERT.

C'est de la zoologie.

GIRAUDIER. .

Nous allons voir ! (Il sonne, Pierre paraît au fond.)
Priez mademoiselle Lucile de venir un instant ici.

Pierre sort de gauche.

ROBERT.

Il est bien fâcheux que vous ayez donné votre parole.

GIRAUDIER.

Que voulez-vous ? on m'a dit que ce mariage à quatre chevaux flattait beaucoup ma fille.

ROBERT.

C'est faux.

GIRAUDIER.

On m'a donc trompé ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE, entrant par la gauche.

Tu me demandes, papa ?

GIRAUDIER.

Ma fille, qu'est-ce qui te plaît en M. Désormeaux ?

LUCILE, surprise.

Mais... rien du tout, papa.

GIRAUDIER.

Alors, c'est de la zoologie !... Enfin, pourquoi l'épouses-tu ?

LUCILE.

Ma sœur t'a fait croire que ce mariage comblait mes vœux, et comme tu n'as pas fait d'opposition aux visites de M. Désormeaux...

GIRAUDIER.

Dame, il arrivait toujours avec du gibier dans ses poches.

ROBERT.

Voilà. Le père aime le gibier, la sœur aime les chevaux, et c'est ainsi qu'on marie une jeune fille !

GIRAUDIER, à Lucile.

Mais si ce mariage te déplaît tant, c'est peut-être parce que tu aimes quelqu'un ?... (Lucile détourne la tête et baisse les yeux.) Tu peux parler devant Robert ; c'est un ami, un ami dévoué. Tu ne réponds pas... il y a quelque chose. Voyons, qui aimes-tu ?... (A Robert.) Vous qui avez reçu ses confidences, vous savez peut-être... (Robert, embarrassé, détourne la tête.) Ah !... (Il regarde alternativement Lucile et Robert. Jeu de scène. — Souriant.) Je comprends... (Il paraît réfléchir un instant, puis s'adressant à Robert.) Robert, voulez-vous être mon gendre ?

ROBERT et LUCILE, se retournant vers lui d'un air joyeux.

Ah !

GIRAUDIER.

Ah ! j'ai deviné !... Donnez-vous la main. (Tout à coup.) Ah ! sapristi ! ce mariage est impossible !

ROBERT et LUCILE.

Pourquoi ?

GIRAUDIER, noblement.

J'ai donné ma parole à M. Désormeaux, et quand j'ai donné ma parole !... (D'un autre ton.) Vous m'aidez à la retirer, Robert. Le bonheur de ma fille avant tout.

ROBERT.

Comptez sur moi.

SCÈNE VII

GIRAUDIER, ROBERT, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX, entrant par le fond.

Bonjour, messieurs.

GIRAUDIER, froidement.

Monsieur... (Bas à Robert.) Le chasseur ! attaquons !
(A Désormeaux.) Vous arrivez bien, jeune homme ; nous avons à causer sérieusement. Il s'agit du contrat.

DÉSORMEAUX.

A vos ordres, cher beau-père ; mais avant, permettez-moi de saluer ma fiancée.

GIRAUDIER.

Cela ne presse pas. Après ! (A Lucile.) Ma fille, laissez-nous.

Lucile sort de gauche.

ROBERT, faisant mine de se retirer.

Messieurs...

GIRAUDIER.

Restez, Robert. Vous n'êtes pas de trop, au con-

traire. Dans ces sortes d'affaires, on a toujours besoin d'un avocat... pour se défendre.

DÉSORMEAUX.

Mais je n'ai pas l'intention de vous attaquer, cher monsieur Giraudier.

GIRAUDIER.

C'est possible; mais j'ai, moi, l'intention de me défendre.

ROBERT, bas à Giraudier.

Très bien.

DÉSORMEAUX.

Il me semble pourtant que la présence d'un subalterne n'est guère convenable.

ROBERT, froissé.

Monsieur!

GIRAUDIER.

Monsieur Martinel n'est pas un subalterne, c'est un ami.

ROBERT, bas à Giraudier.

Il me paiera ce mot-là, le Nemrod.

GIRAUDIER.

Asseyons-nous donc et causons. (Ils s'asseyent.) D'abord, j'entends que ma fille se marie sous le régime dotal.

DÉSORMEAUX, se récriant.

Ce n'est pas sérieux!

GIRAUDIER.

Pas sérieux? (A Robert.) J'ai donc tort de demander le régime dotal?

ROBERT.

Vous avez mille fois raison. Ce régime garantit la dot de la femme contre les agissements du mari.

DÉSORMEAUX, se levant.

Mais, monsieur!...

ROBERT, se levant.

Monsieur!

GIRAUDIER, se levant.

Messieurs!

Ils se rasseynt.

DÉSORMEAUX.

Monsieur Giraudier, votre méfiance est blessante et injuste; car, après tout, la dot de votre fille est inférieure à ma fortune.

GIRAUDIER.

Vous reprochez à ma fille sa pauvreté!

DÉSORMEAUX.

Non, mais...

ROBERT, se levant.

C'est abominable.

GIRAUDIER.

C'est honteux.

DÉSORMEAUX impatienté, se levant.

Ah! je n'en doute plus: vous cherchez une rupture par des moyens détournés.

ROBERT, jouant l'indignation.

Des moyens détournés... un homme comme M. Giraudier!

GIRAUDIER, à Désormeaux.

Vous m'insultez, monsieur!

DÉSORMEAUX, à part.

J'ai été trop vif. (Haut.) Ce n'est pas mon intention.

GIRAUDIER.

Nous allons voir. (A Robert.) Qu'entend-on par des moyens détournés, monsieur Martinel?

ROBERT.

On entend des moyens souterrains et tortueux.

GIRAUDIER, indigné.

Tortueux !

DÉSORMEAUX.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

ROBERT.

Tous les chemins détournés sont tortueux et tous les chemins tortueux sont détournés.

GIRAUDIER.

Parfaitement !

DÉSORMEAUX.

Je conteste. Un moyen détourné est un moyen adroit ingénieux, habile.

ROBERT.

Pardon, c'est un moyen cauteleux, fourbe et déloyal.

GIRAUDIER.

C'est ce que j'ai compris.

ROBERT.

Il est impossible de s'y tromper.

DÉSORMEAUX.

Vous avez mal compris, messieurs. Consultez le dictionnaire.

ROBERT.

Soit. (Il va à la bibliothèque et prend un livre.) Voyons le verbe détourner. (Il ouvre le dictionnaire et cherche le mot.) Voici. — « Détourner, verbe actif, faire prendre une autre direction. Soustraire frauduleusement... »

GIRAUDIER, indigné.

Soustraire frauduleusement !

ROBERT, lisant.

« Détorquer. »

GIRAUDIER.

Détorquer ?

ROBERT.

C'est-à-dire fausser un texte pour en tirer avantage.

GIRAUDIER, se contenant à peine.

C'est inouï !... Moi, fausser un texte !...

DÉSORMEAUX, déconcerté.

Messieurs, un mot !...

ROBERT, lisant.

« Détourner une mineure : la séduire ; — détourner de l'argent : voler. »

GIRAUDIER, hors de lui.

C'est épouvantable !... Moi, voler !...

ROBERT.

La moitié de tout cela suffirait pour conduire un homme aux galères.

GIRAUDIER, à Désormeaux.

Aux galères !... Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un homme capable de soustraire frauduleusement et de fausser les textes, afin de séduire, de voler et d'aller aux galères !

DÉSORMEAUX.

Permettez...

GIRAUDIER, furieux.

Monsieur ! je vais vous traîner en police correctionnelle pour diffamation !

DÉSORMEAUX.

Eh ! monsieur, c'est le dictionnaire qui parle, ce n'est pas moi.

ROBERT.

... Vous nous y avez renvoyés pour trouver le sens de vos paroles.

GIRAUDIER, avec véhémence.

Je suis donc un séducteur ?

ROBERT.

Un soustracteur !

DÉSORMEAUX.

Laissez-moi vous dire...

GIRAUDIER.

Un voleur !

DÉSORMEAUX.

Souffrez que je vous explique...

ROBERT.

Un détorceur !

GIRAUDIER, à Désormeaux.

Tout est rompu, monsieur. Sortez !

DÉSORMEAUX, s'emportant.

Ah ! tenez ! vous êtes fous !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME GANTOIS, SUZANNE.

Madame Gantois et Suzanne paraissent à gauche.

MADAME GANTOIS.

On se querelle ?

SUZANNE.

Qu'y a-t-il donc ?

GIRAUDIER, à Désormeaux, qui a fait un geste menaçant.

Respectez M. Robert... Il fait dès aujourd'hui partie de la famille.

SUZANNE, joyeuse.

Tu as accueilli sa demande?... J'en suis bien heureuse, va... C'est le mari qu'il me faut.

LES AUTRES, étonnés.

Le mari?

ROBERT.

Mais, mademoiselle, vous vous trompez!

SUZANNE, surprise.

Je me trompe?... Ne m'avez-vous pas confié tout à l'heure que vous aviez fait un rêve de bonheur depuis votre entrée dans cette maison?... Ne m'avez-vous pas demandé ce que je pensais de vos sentiments?...

ROBERT.

En effet, mademoiselle, je vous ai demandé... mais il ne s'agissait pas de vous.

SUZANNE.

Il s'agissait d'une autre femme?... De qui donc?

MADAME GANTOIS, souriant.

De moi!

LES AUTRES, moins Robert.

De vous?

ROBERT, stupéfait, à part.

Ah!

MADAME GANTOIS.

Puisque M. Robert n'a pas su garder son secret, je dois parler à mon tour, ne serait-ce que pour faire cesser une situation fautive (Regardant Giraudier.) et détruire certaines espérances que je regrette de ne pouvoir encourager. (A Robert.) Monsieur Robert, vous m'aimez, vous me plaisez, voici ma main.

GIRAUDIER, à Robert.

Comment! vous faisiez la cour à madame Gantois et vous acceptiez la main de Lucile?

Mouvement général de surprise.

ROBERT.

Mais je n'aime pas madame Gantois et je ne lui ai pas fait la cour.

SUZANNE, avec satisfaction.

Ah ! j'aime mieux ça.

MADAME GANTOIS, surprise.

Vous ne m'avez pas fait la cour ?

ROBERT.

Non, madame.

MADAME GANTOIS.

Oh ! c'est trop fort !

SUZANNE.

Vous croyez toujours qu'on est amoureux de vous !

MADAME GANTOIS.

Je maintiens, moi, que M. Robert m'a fait la cour.

GIRAUDIER, à Robert.

Comment, Robert, je vous ai confié que je désirais épouser madame Gantois, et vous alliez sur mes brisées ?

ROBERT.

Encore une fois, c'est faux ! (A madame Gantois.) Qu'entendez-vous par faire la cour ?

GIRAUDIER.

Consultons le dictionnaire.

MADAME GANTOIS.

Consultons-le.

DÉSORMEAUX, vivement à madame Gantois.

Ne le consultez pas ! On a ici une façon de consulter le dictionnaire... Vous seriez battue.

ROBERT, à Giraudier.

Enfin, monsieur Giraudier, je vous affirme...

GIRAUDIER, sévèrement.

Assez, monsieur, assez d'hypocrisie !...

SUZANNE, s'asseyant à droite.

C'est odieux !

MADAME GANTOIS, s'asseyant près d'elle.

C'est monstrueux !

ROBERT, allant à Suzanne.

Mademoiselle, croyez bien...

SUZANNE, avec dédain.

Oh ! monsieur...

ROBERT, à madame Gantois.

Madame, soyez persuadée...

MADAME GANTOIS.

Oh ! monsieur...

ROBERT, à Giraudier.

Monsieur Giraudier, je vous jure...

GIRAUDIER, noblement.

Il suffit, monsieur, vous êtes jugé !... Je vous ai accueilli chez moi comme un ami... Je vous ai réchauffé dans mon sein comme un serpent... et vous m'avez trahi !... Je ne vous retiens pas... vous pouvez préparer votre démission.

ROBERT, à part.

Ah ! j'ai mis trop de sucre... j'ai trop flatté !

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

GIRAUDIER, SUZANNE, MADAME GANTOIS,
DÉSORMEAUX, puis LUCILE.

• GIRAUDIER.

Je crois que j'en ferai une maladie.

LUCILE, rentrant de gauche.

Eh bien? (Elle les regarde avec étonnement.) Qu'avez-vous donc? Vous paraissez consternés.

MADAME GANTOIS.

Ah! te voilà, toi!

LUCILE.

Et je demande: Qu'est-il arrivé? Pourquoi cette tristesse générale?

GIRAUDIER, d'un air contraint.

C'est ce jeune homme...

LUCILE.

Quel jeune homme?

GIRAUDIER.

Cet étranger...

LUCILE.

Quel étranger?

SUZANNE.

Monsieur Martinel.

MADAME GANTOIS.

L'aimable M. Martinel!...

LUCILE, étonnée.

Mon fiancé?

GIRAUDIER.

Oui... j'ai eu la bêtise de lui accorder ta main, mais après ce qu'il a fait...

LUCILE.

Et qu'a-t-il fait, mon Dieu !

GIRAUDIER.

En même temps qu'il osait lever les yeux sur toi, il faisait la cour à madame Gantois et à ta sœur.

LUCILE, *incrédule.*

Allons donc !

GIRAUDIER.

C'est un intrigant... un vil flatteur... Ah ! il a bien su nous enjôler.

SUZANNE.

Don Juan doublé de Tartuffe !

LUCILE.

Mais c'est abominable !

GIRAUDIER, *à Lucile.*

Oh ! les flatteurs !... Je ne veux plus de flatteurs autour de moi !

SUZANNE, *bas à Désormeaux.*

Courage ! il est bien disposé pour vous.

DÉSORMEAUX, *bas.*

Soyez tranquille. Je vais lui tenir le langage qu'il aime.

GIRAUDIER, *à lui-même.*

Ah ! si quelqu'un s'avise jamais de me flatter !...

DÉSORMEAUX, *à Giraudier.*

Monsieur, j'ai été bien vif avec vous ; je vous prie d'agréer mes très humbles excuses. Je reconnais avoir tous les torts, et si d'ailleurs j'avais raison, j'aurais encore tort d'avoir raison contre un homme aussi intelligent que vous.

GIRAUDIER, fronçant le sourcil.

Vous dites ?

DÉSORMEAUX.

J'ai dit aussi intelligent, aussi éclairé, aussi perspicace, aussi remarquable enfin...

GIRAUDIER, indigné.

Assez, monsieur, assez !

DÉSORMEAUX, se reprenant.

Non, monsieur, ce n'est pas assez ; [mais les mots me manquent pour qualifier comme il convient un homme de votre taille.

GIRAUDIER, furieux.

Taisez-vous ! vous êtes un paltoquet !

SUZANNE, LUCILE, DÉSORMEAUX, MADAME GANTOIS.

Hein !

GIRAUDIER.

Vous croyez que je vais me laisser abuser par de basses flatteries ? Vous oubliez donc que la Rochefoucauld a dit : La flatterie...

Il ne trouve pas la citation.

DÉSORMEAUX.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

GIRAUDIER..

Précisément. Vous avez oublié cela, monsieur, et vous me prenez pour un imbécile !

MADAME GANTOIS.

Mon cher Giraudier...

GIRAUDIER, hors de lui.

Non !

LUCILE.

Mais, papa...

GIRAUDIER.

Taisez-vous !

DÉSORMEAUX.

Monsieur...

GIRAUDIER.

Pas un mot de plus !

DÉSORMEAUX, se fâchant.

Oh ! c'est trop fort, à la fin ! On ne sait comment vous prendre. Vous n'êtes qu'un bonhomme sans consistance !

GIRAUDIER, radouci.

Vous dites ?

DÉSORMEAUX.

Un girouette ! un polichinelle ! une marionnette ! un pantin !

GIRAUDIER, avec beaucoup de vivacité.

A la bonne heure ! je vous retrouve. Voilà de la franchise ; voilà comme il faut parler à un homme comme moi.

Etonnement général.

LES AUTRES, étonnés.

Ah !

GIRAUDIER, avec élan.

Jeune homme, vous me plaisez ; vous êtes loyal, vous êtes droit, vous êtes sincère, vous m'appellez pantin... vous êtes le gendre qu'il me faut ! (Le secouant.) Refaites-moi donc votre demande.

DÉSORMEAUX, le secouant aussi.

Je vous la refais, monsieur.

GIRAUDIER.

Vous aimez Lucile ?

DÉSORMEAUX.

Parfaitement.

GIRAUDIER.

Dans mes bras !...

Il l'embrasse.

SUZANNE.

Bravo !

SCÈNE X

LES MÊMES, ROBERT.

Robert entre par le fond, son chapeau à la main. — Salutations froides.

ROBERT.

Monsieur Giraudier, au moment de partir, je viens vous demander la permission de dire un dernier mot à mademoiselle Lucile.

GIRAUDIER.

C'est inutile, monsieur.

LUCILE, jouant la froideur.

Pourquoi donc, papa ? Je veux bien écouter monsieur, moi ; cela n'a rien qui m'inquiète.

GIRAUDIER.

Tu le veux ! Soit. Nous vous laissons. Mais dépêchez-vous. (A Désormeaux.) Mon gendre, venez avec moi ; nous causerons.

Suzanne, madame Gantois, Giraudier et Désormeaux sortent par la gauche.

SCÈNE XI

ROBERT, LUCILE.

LUCILE, à part.

Oh! je saurai bien...

ROBERT, avec émotion.

Vous savez pourquoi je pars, mademoiselle?...

LUCILE, très émue aussi.

Oui, monsieur.

ROBERT.

Ah!... Et que pensez-vous de tout cela?

LUCILE.

Mon Dieu, je pense, moi, que vous faites bien de vous en aller.

ROBERT.

Ah!

LUCILE, avec ironie.

Car il n'y a que trois femmes ici, monsieur, et c'est bien peu pour un conquérant tel que vous.

ROBERT.

Donc, vous croyez aussi que...

LUCILE, avec un accent de vif dépit.

Oui, monsieur, je crois! Comment pourrais-je douter après ce que vous avez fait? Oh! vous avez été habile!... Don Juan doublé de Tartuffe, vous avez eu l'amabilité de l'un et l'adresse de l'autre. J'aurais dû me méfier de vous, car votre penchant à la flatterie ne m'avait pas échappé; mais c'est si bon les douces paroles! et j'ai été aussi sotté que les autres, et je me suis laissé

prendre à votre doux langage de renard alléché... Mais, croyez-le : je vous vois partir sans regrets... (Avec émotion.) car je ne vous épousais que pour fuir M. Désormeaux... mais je ne vous aimais pas... je ne vous ai jamais aimé...

ROBERT, qui a paru frappé par l'émotion de Lucile.

Eh bien, mademoiselle, puisque vous êtes si parfaitement éclairée sur mon compte, je n'entreprendrai pas une défense inutile. (D'un ton- railleur.) Vous m'avez bien jugé! Oui, petit-fils de Don Juan et petit neveu de Tartuffe, j'ai voulu imiter mes illustres ancêtres. Je me suis dit en entrant dans cette maison : la fille aînée est bien dotée, je l'épouserai; le père est riche, je le dépouillerai; la sœur cadette est jolie et naïve, je la déshonorerai! et quand ce sera fait, j'irai recommencer ailleurs, à moins que les gendarmes ne m'arrêtent en route!... Mais je suis démasqué, et je vais chercher une autre famille où je puisse exercer plus facilement ma coupable industrie. Adieu, clairvoyante jeune fille! Épousez Désormeaux le chasseur... il n'imité pas le renard hypocrite et pillard, lui, il imite le chien loyal et fidèle... Épousez-le, car le bonheur vous attend là, au milieu d'une nichée de petits Désormeaux qui aboieront autour de vous!... Adieu! (Il remonte pour sortir. Lucile tombe sur un siège en pleurant. Robert revient vivement à elle.) Lucile!...

LUCILE.

Mais défendez-vous au moins; dites-moi qu'on m'a trompée. Je ne demande qu'à vous croire, moi.

ROBERT, sérieux.

Devrais-je avoir besoin de me défendre auprès de vous? Que votre père écoute les discours d'une hallucinée comme madame Gantois, cela se comprend, mais vous!... Sans doute, j'ai été trop galant avec elle, comme avec votre sœur, mais ne m'aviez-vous pas recommandé de m'efforcer de leur plaire? Je leur ai trop plu, voilà tout. Et maintenant, lisez cette lettre.

LUCILE, étonnée.

Moi... que je lise...

ROBERT.

Je l'ai reçue ce matin. Mon cousin le député, devenu ministre, m'offre une place de vingt-cinq mille francs... une sinécure... c'est-à-dire une de ces places qu'on ne supprime jamais, car si les ministres passent, les sinécures restent. Eh bien! j'ai refusé... Oui, j'ai refusé pour rester près de vous, ici...

LUCILE, très émue, se levant et lui tendant la main.

Robert, me pardonnerez-vous?

ROBERT, avec élan.

Ah! je vous aime!...

Il lui prend la main. — Giraudier reparait.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GIRAUDIER.

GIRAUDIER, paraissant au fond.

Hein!... Permettez... monsieur...

LUCILE.

Monsieur Robert m'a tout expliqué, papa.

GIRAUDIER.

Quoi?

LUCILE, avec animation.

Il est innocent... il a mis trop de sucre... il a refusé vingt-cinq mille francs... une sinécure, c'est admirable.

GIRAUDIER.

Qu'est-ce que tu me racontes là avec tes vingt-cinq mille francs de sucre!... (A Robert.) Monsieur, je ne suis pas comme ma fille une girouette qu'on fait tourner.

Mon opinion sur votre compte est assise sur du granit. Veuillez passer à la caisse; vous toucherez vos appointements, plus une gratification de cinq cents francs. Cela vous permettra d'attendre une autre place.

LUCILE.

Mais, papa, on lui en offre une de vingt-cinq mille francs.

GIRAUDIER, stupéfait.

De vingt-cinq mille francs ? Qui donc ?

ROBERT.

Mon cousin le ministre.

GIRAUDIER.

Vous avez un cousin ministre ?

ROBERT.

Depuis hier.

LUCILE, bas à Giraudier.

Il pourrait te faire décorer.

GIRAUDIER, bas.

J'y pensais !... (A Robert.) Comment, vous avez un cousin ministre et vous ne le dites pas ! Mais, sacre-bleu ! quand on a un cousin ministre, on le crie sur les toits !

ROBERT.

Je vais y monter.

GIRAUDIER.

Attendez donc !... (A Lucile.) Alors, tu dis qu'il est innocent ?

LUCILE.

Tout à fait. C'est moi qui lui avais recommandé de plaire à ma sœur et à madame Gantois.

GIRAUDIER.

Et pourquoi ?

ROBERT.

Pour qu'elles fussent favorables à notre mariage.

GIRAUDIER.

Ah ! mais alors, c'est bien différent. Je me disais aussi : Il n'est pas possible que Robert, un garçon si honnête, si intelligent, si spirituel, si... (A Robert.) Robert, j'ai un instant douté de vous, mais maintenant mon opinion sur votre compte est assise sur du granit ! Vous êtes mon gendre !

Désormeaux, Suzanne et madame Gantois sont rentrés sur ces derniers mots.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DÉSORMEAUX, SUZANNE,
MADAME GANTOIS.

DÉSORMEAUX.

Comment ! votre gendre ?

SUZANNE, étonnée.

Monsieur Martinel ?

GIRAUDIER.

Il est innocent : il me fera décorer.

DÉSORMEAUX, à Giraudier.

Que signifie cela, monsieur ? Vous m'avez accordé deux fois la main de votre fille, et c'est un autre qui l'épouse !

GIRAUDIER.

Lucile ne vous aime pas ; elle vous trouve gauche, brutal, sans tact et sans esprit.

4.

DÉSORMEAUX, étonné.

Ah !

GIRAUDIER.

Croyez-moi : ce n'est pas la femme qu'il vous faut.
Prenez Suzanne !... Vous lui plaisez... Elle apprécie
hautement votre loyauté et vos chevaux pur sang.

DÉSORMEAUX.

Vraiment ?...

SUZANNE.

Je n'ai jamais démenti papa.

Elle lui donne la main.

DÉSORMEAUX.

Ah ! Mademoiselle !...

GIRAUDIER.

Voilà deux mariages faits !... (A madame Gantois.) A
quand le nôtre ?

MADAME GANTOIS.

Jamais ! Vous ressemblez trop à un corbeau sur un
arbre perché.

GIRAUDIER.

Je jure qu'on ne m'y prendra plus. Désormais, je
chasserai tous les renards qui viendront me flagor-
ner !

ROBERT.

A la bonne heure ! vous êtes un caractère, vous.

DÉSORMEAUX.

Un grand caractère.

GIRAUDIER, souriant.

Je le crois. Ah ! j'ai oublié de vous dire que je donne
à mes filles cent mille francs de dot.

ROBERT.

Un homme d'esprit !

DÉSORMEAUX.

De grand esprit !

GIRAUDIER.

Je le crois. Cent cinquante mille francs !

ROBERT, à part.

On l'y prendra toujours. « Admirable, monsieur, admirable ! »

FIN